

Une charge à Gravelotte

La campagne de 70 créa des romanciers, des dramaturges et des poètes ; elle créa même des *reporters*, et M. Ludovic Halévy se signala comme le plus complet et le plus admirable d'entre eux... Son *Invasion* n'est pas en effet autre chose qu'une série de *reportages* précieux où l'écrivain, s'effaçant lui-même, met en scène les acteurs ou les héros des drames qu'il raconte, et se borne à enregistrer leurs dépositions.

Mais M. Ludovic Halévy sut si bien écouter, et si bien traduire ce qu'il avait entendu, que ses récits composent une des histoires de la guerre les plus vivantes qui aient été écrites.

Ici, c'est un officier de hussards qui parle,

...Temps splendide. Tout le monde très confiant, très gai. Le bruit se répand que la bataille est gagnée, que les Prussiens se retirent.

Arrive une division de cavalerie : chasseurs d'Afrique, lanciers et dragons de la garde. Nous voilà maintenant huit régiments de cavalerie dans cette vaste plaine. Les officiers se retrouvent, se reconnaissent, vont les uns aux autres, causent le plus joyeusement du monde. Un officier apporte une grande peau de bouc pleine de café. La chaleur étant ardente, on accourt, on se presse, et, avec de grands éclats de rire, on se bouscule pour boire. La brigade de la garde et les chasseurs d'Afrique avaient accompagné l'Empereur jusqu'à Conflans ; là, ils avaient été relayés par un escadron de guides et par deux autres régiments, qui avaient pris l'escorte jusqu'à Stenay. On interroge les officiers : " Que disait-il ? Quelle figure avait-il ? " etc. De minute en minute, un coup de canon. On n'y faisait pas grande attention.

A quatre heures, la canonnade reprend avec la plus violente intensité. C'est la bataille qui recommence. Grande poussière à l'horizon. Qu'est-ce que c'est que cette grande poussière ?

On nous reforme en bataille ; on nous porte en avant. Nous apercevons distinctement des mouvements de troupes cherchant à déborder notre aile droite. Le colonel envoie en reconnaissance, sur Bruville, un sous-officier et trois hommes hardis, intelligents, et bien montés. Ils partent, descendent au grand galop la pointe du ravin qui était devant nous et disparaissent dans la vallée. Mais, au bout de quelques minutes, nous les

voyons de l'autre côté du ravin, escaladant, toujours au galop, la pente au sommet de laquelle était le village. En approchant des maisons, ils reçoivent et rendent quelques coups de feu. Le village était occupé. Les quatre hommes se replient, reviennent du même train dont ils s'en étaient allés, et rendent compte au colonel.

Nous commençons à souffrir du feu de l'artillerie ennemie ; une batterie prussienne vient s'établir à gauche du village, à bonne portée et en excellente position pour nous faire le plus grand mal. Cette batterie se met à tirer, et, en un instant, nous couvre de projectiles. Deux hommes et quatre chevaux sont atteints par des éclats d'obus.

Un officier d'état-major arrive porteur de cet ordre du général en chef : " Ramasser toute la cavalerie, la faire charger en masse afin de dégager la droite de la ligne menacée."

Il y avait toujours la même grande poussière à l'horizon. Nous échangeons quelques paroles avec l'officier d'état-major. Nous lui demandons ce qu'il pense de ce nuage. " Nous avons d'abord cru, nous dit-il, que c'était de la poussière française ; une grande reconnaissance du maréchal Lebœuf ; mais nous nous trompions : c'est de la poussière prussienne. Ce sont les réserves qui entrent en ligne. La bataille n'est pas finie."

Cependant, nous nous ébranlons. La brigade légère fait demi-tour par pelotons et rompt par quatre, au galop. Nous descendons le ravin, d'une vitesse insensée. J'entends les hommes dire joyeusement autour de moi : " On va charger ! Ça va chauffer ! " Nous allons droit devant nous, passant par-dessus les haies, sautant des rigoles et des fossés, traversant des cours de fermes. Les obus prussiens nous font la conduite ; toutes les habitations, d'ailleurs, silencieuses, abandonnées, désertes. Cependant, dans une cour de ferme, un malheureux enfant d'une douzaine d'années, debout dans un tombereau, poussait des cris aigus, dansait et gambadait en nous regardant passer. Quelque pauvre petit idiot qu'on avait oublié là.

Nous remontons le ravin, nous franchissons la route de Verdun et nous nous trouvons haletants,